

LA
PORTEUSE DE PAIN

DEUXIÈME PARTIE. — (Suite.)

LXVII

La porteuse de pain avait eu la pensée de crier à Lucien : " Je suis ta mère ! " en l'entendant dire qu'elle ne maudissait pas cette mère inconnue. Sa fille ne voulait point la maudire, mais elle ne lui pardonnait pas de lui avoir donné l'existence ! Lucie se prolongea dans une de ces rêveries douloureuses si fréquentes chez elle depuis le jour de l'abandon de Lucien. Jeanne respecta cette rêverie, tout en s'occupant des soins du ménage.

La pauvre femme se trompait d'ailleurs en croyant que Paul Harmant essaierait de la livrer à la justice. Une fois l'affaire qui l'amenait chez Georges Darier terminée, le millionnaire regagna sa voiture et se fit reconduire à la rue Murillo. Aussitôt seul, il envisagea la situation qui lui était faite par la présence de Jeanne à Paris, de Jeanne ayant retrouvé sa fille, de Jeanne mise par le hasard face à face avec lui. La veuve de Pierre Fortier aurait pu le reconnaître et prononcer son véritable nom ! A cette pensée, le faux Paul Harmant sentit son sang se glacer dans ses veines.

— J'ai eu le tort de me laisser emporter, se dit-il. J'ai eu le tort de laisser voir que j'avais deviné Jeanne Fortier sous Lise Perrin. La faire arrêter, comme je le voulais dans une minute d'égarement, eût été la pire des maladresses. Si la réflexion m'était venue en temps utile, j'aurais trouvé des mots habiles pour tout pallier. J'aurais écouté ses doléances. Je lui aurais persuadé que cette Lucie m'inspirait une sérieuse compassion et que je cherchais un moyen de le lui prouver. A cette heure, il est trop tard pour l'amadouer, mais non pour l'empêcher de menacer plus longtemps mon repos. Jeanne Fortier à Paris est un danger permanent suspendu sur ma tête, il faut que ce danger disparaisse.

La voiture arrivait à l'hôtel au moment où le millionnaire formulait en lui-même cette dernière pensée. Il trouva Lucien Labroue auprès de Mary. Le jeune homme continuait à jouer consciencieusement le rôle imposé par son ex-tuteur Etienne Castel. Paul Harmant lui serra la main et lui demanda :

— Etes-vous allé aux ateliers, mon ami ?
— J'en arrive, monsieur.
— Rien de nouveau ?
— Absolument rien. Tout va comme il faut.

LXVIII

— Vous retournerez seul à Courbevoie après le déjeuner, reprit le millionnaire, j'ai des courses à faire dans Paris. Il peut se présenter telle circonstance qui me retienne plus tard que je ne le voudrais. Si par hasard je ne rentrais pas dîner, je compte sur vous pour tenir compagnie à Mary.

— Père, dit la jeune fille, il était déjà convenu que M. Lucien viendrait dîner.

— Eh ! bien, déjeunons d'abord.

— On n'attendait que toi, père, tout est prêt.

En regagnant la salle à manger Paul Harmant, s'adressant au jeune homme, ajouta :

— N'oubliez pas, mon cher Lucien, de réunir sans retard et de me remettre les pièces nécessaires pour la publication de vos bans. J'ai, moi, déjà réuni une partie de celles exigées pour Mary.

— Dans peu de jours, monsieur, je vous apporterai ces pièces.

On se mit à table. Le déjeuner fut court. Lucien ne pouvait laisser longtemps l'usine sans surveillance. Une voiture attendait, toute attelée, pour le conduire à Courbevoie.

Paul Harmant, de son côté, ne tarda guère à quitter l'hôtel, mais, contre son habitude, il sortit à pied, gagna le boulevard Malherbes, le suivit jusqu'au boulevard de Courcelles, puis, passant par les derrières des Batignolles, gagna l'avenue des Clichy. Il s'arrêta en face de la demeure d'Ovide Soliveau et sonna à trois reprises, sans obtenir de réponse. Evidemment le pseudo-baron Arnold de Reiss n'était pas chez lui. Paul Harmant traça quelques mots sur une feuille blanche de son carnet, détacha cette feuille et la

glissa dans la boîte aux lettres destinée à recevoir la correspondance du locataire du petit pavillon. Ceci fait, le millionnaire remonta l'avenue de Clichy jusqu'à un café d'assez bonne apparence où il entra et se fit servir une absinthe qu'il dégusta lentement en lisant les journaux. C'est là qu'il venait de donner rendez-vous à son exécuteur des basses œuvres.

Nous laisserons ce misérable attendre son misérable complice, et nous retournerons chez l'avocat Georges Darier. En attendant les ardentes supplications, en écoutant la voix brisée par l'émotion de Lise Perrin, le jeune homme avait parfaitement deviné qu'un sentiment plus fort que la simple amitié inspirait la pauvre femme. Mais il s'était bien gardé de le lui faire voir, et, s'il avait pris la défense de Jeanne Fortier en face de Paul Harmant, c'est qu'il ressentait une immense pitié pour cette malheureuse créature, condamnée, mais non coupable peut-être, et qu'il ne voulait point prêter les mains à son arrestation. Si Jeanne en voyant Paul Harmant avait tressailli, si la stupeur ou l'épouvante s'étaient peintes sur sa figure, il aurait peut-être pu se rendre compte de la situation du père de Mary, mais la veuve de Pierre Fortier n'avait point reconnu, elle, l'assassin de Jules Labroue. A plus forte raison, George ne pouvait deviner celui-ci sous son masque d'honnête homme, très riche et très considéré. Tout en trouvant cruelle la conduite du millionnaire à l'endroit de Lise Perrin, il se disait :

— Le père ne pense qu'à sa fille. L'égoïsme de sa tendresse

— Je ne crois pas que Paul Harmant aille dénoncer cette pauvre femme, pensait-il, mais j'aurais été heureux qu'on s'assurât sans retard si elle est bien l'évadée de Clermont. " Si je l'interrogeais, moi ? fit-il tout à coup. Mais de quel droit irais-je m'immiscer dans sa vie ? se répondit-il. D'ailleurs, si elle est Jeanne Fortier comme le lui a dit Paul Harmant, prise d'épouvante, elle se sera enfuie, cachée afin de se soustraire aux recherches dissimulant même à Lucie, à sa fille, le lieu de sa retraite. Où la trouver ? Si Lucie connaît le secret de sa mère, elle ne livrera pas ce secret, surtout à moi qui suis une inconnu pour elle. Décidément, je ne puis rien, absolument rien ! C'est à mon tuteur seul qu'il faut confier le soin de porter la lumière au milieu de ces ténèbres. Attendons mon tuteur.

Et Georges retourna chez lui, un peu triste et très préoccupé

.

Paul Harmant avait vainement attendu pendant trois heures son prétendu cousin Ovide Soliveau. Il ne l'avait vu qu'une seule fois depuis que le pseudo-baron de Reisse avait quitté mademoiselle Amanda, à Bois-le-Roi, et il ignorait ce qu'il était devenu à partir de cette entrevue. Connaissant la nature vagabonde de son complice, il se demandait avec inquiétude s'il n'avait point par hasard quitté Paris tout à coup. A cette inquiétude se joignait une autre. Qui sait si

Ovide n'avait pas commis quelque crime, ou tout au moins quelque délit, et ne se trouvait pas arrêté. Or, Ovide en prison, c'était pour le millionnaire un danger de toutes les heures. une épée de Damoclès incessante.

Il retourna à la petite maison de l'avenue et sonna de nouveau à plusieurs reprises. Comme la première fois la porte resta close. Nous savons que le pavillon était entièrement isolé. Paul Harmant aurait bien pu questionner les voisins d'en face, mais c'eût été se mettre en évidence, se compromettre peut-être, et cela pour un résultat plus que douteux. Il rebroussa chemin, impatient, énervé, presque furieux. Sa montre, qu'il consulta, marquait cinq heures et demie.

Enfin, à bout de patience, il prit le parti de retourner chez lui, et il allait franchir le seuil du café, lorsque tout à coup il poussa une faible exclamation de joie. Sur le trottoir, de l'autre côté de la rue, il venait d'apercevoir Ovide Soliveau marchant très vite dans la direction de sa demeure. Il traversa la chaussée et, pressant le pas, rejoignit Ovide.

— Pas si vite donc ! lui dit-il en lui touchant le bras.

Soliveau se retourna.

— Tiens ! tiens ! tiens ! s'écria-t-il en tendant la main à son prétendu cousin, en voilà une rencontre ! Par quel hasard dans ce quartier ?

— Ce n'est point par hasard. Je viens de passer quatre heures au café d'en face !

— Sapristi ! le temps à du te paraître bigrement long ! Tu attends quelqu'un ?

— Oui. Toi.

— Nous avons donc à causer ?

— A causer sérieusement, oui.

— Où ?

— Chez toi, si c'est possible.

LXIX

— Très possible, répondit Ovide, mais c'est comme un fait exprès, tu arrives toujours au moment où j'ai une faim de loup. En aurons-nous pour longtemps ?

— Oui.

— Alors, mon cher parent et excellent ami, dit le Dijonnais en faisant halte, rebroussons chemin et allons dîner. Nous cause-rons ensemble, à moins qu'il n'y ait péril en la demeure, et qu'un retard d'une heure ou deux puisse amener de graves conséquences.

— Nous n'en sommes pas là. Nous avons le temps de dîner.

— Alors, allons nous mettre à table.

Les deux hommes entrèrent ensemble dans un restaurant voisin de la place Clichy et demandèrent un cabinet. Ovide commanda le menu et s'installa en face du millionnaire.

— Ah ! ça, que fais-tu ? que deviens-tu ? lui demanda celui-ci.

— Je mène une existence vraiment charmante, mon bien cher, je joue...

— Encore ! Tu es donc incorrigible ?

— Que veux-tu, j'aime le jeu il n'y a que ça " qui me

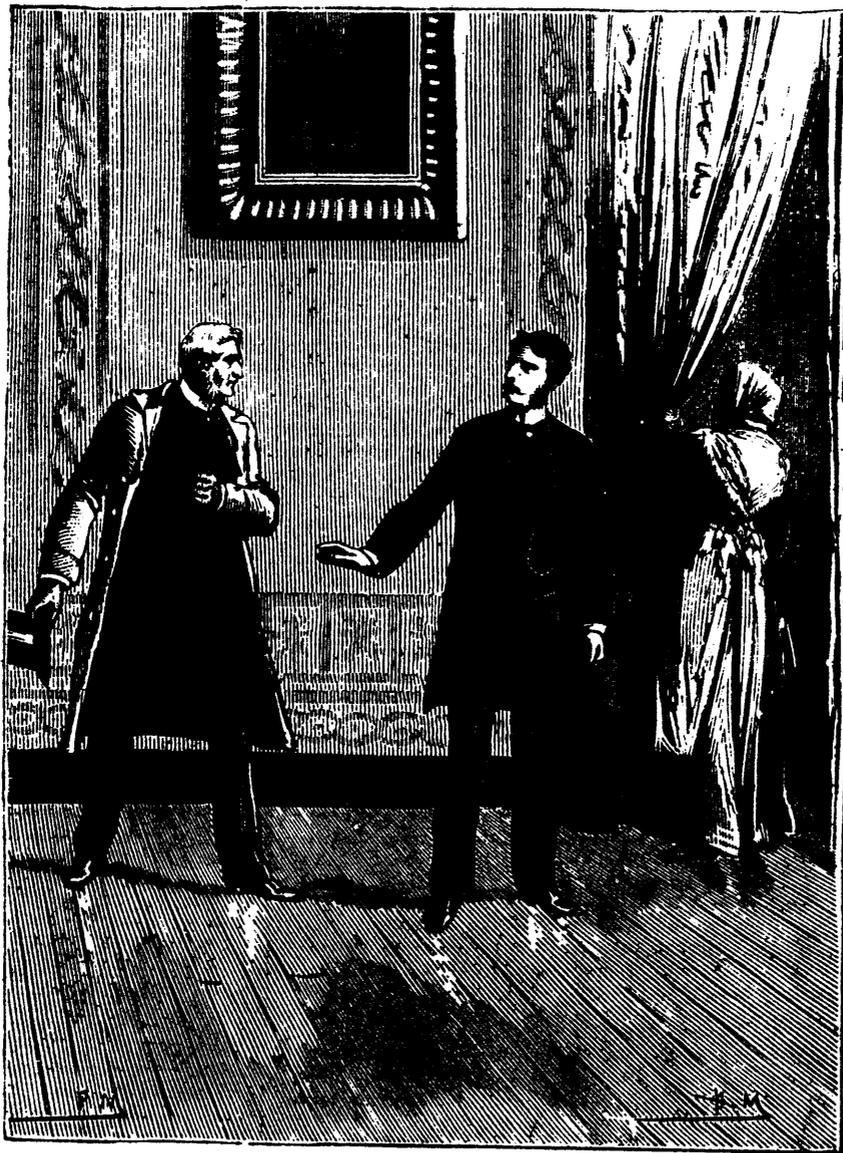
dise "

— Et, naturellement tu perds.

— Voilà ce qui te trompe, je gagne.

— Alors tu vas devenir riche

— Que tu est bête ! je joue pour m'amuser et non pour



Jeanne se retira, laissant les deux hommes en présence. — (Voir page 319, col. 1).

paternelle le rend implacable pour tout ce qui directement ou indirectement s'attaque à son enfant bien-aimée.

Après déjeuner il se rendit rue d'Assas. Nos lecteurs savent déjà qu'il ne devait point trouver Etienne Castel chez lui. Obéissant à la consigne donnée, le valet de chambre répondit à l'avocat que son maître était sorti.

— Pour longtemps ? demanda Georges.

— Je l'ignore, monsieur.

— Rentrera-t-il dîner ?

— Monsieur ne l'a pas dit.

Georges, qui connaissait l'extrême régularité des habitudes de son ex-tuteur, trouva cela un peu singulier, mais il n'en laissa rien paraître et se retira. Le soir vers neuf heures, il revint. Etienne Castel n'était point rentré. L'avocat comprit alors qu'il se passait quelque chose qu'on voulait cacher à tout le monde, même à lui.

— Aussitôt que mon tuteur rentrera, dit-il au valet de chambre, prévenez-le que j'ai une communication très pressée et très importante à lui faire.

— Je n'y manquerai pas, monsieur.

L'absence de l'artiste contrariait singulièrement Georges.